

Onfray : « Je suis un ogre ».

Propos recueillis par Eric Aeschimann,
« Le Nouvel Observateur »
du 22 au 28 novembre 2012

Michel Onfray publie trois ouvrages cet automne, dont une délicieuse déconstruction du mythe du dandy Brummell. Pour autant pas de polémique en vue : sa virulence fait une pause, après une suite de controverses sur des sujets aussi variés que la psychanalyse, la gauche antilibérale, Camus, la guerre d'Algérie ou encore le livre où l'historien Jean Soler estime que les Juifs ont « inventé le génocide ». Le mois dernier, nous l'avons rencontré au théâtre d'Hérouville-Saint-Clair, lieu d'accueil de l'Université populaire de Caen qu'il a créée il y a dix ans. Le soir même, il présentait, devant une salle comble, le programme de l'année 2012-2013.

Le Nouvel Observateur : On a le sentiment d'une accélération. Dans ce tourbillon, où est le vrai Michel Onfray ?

Michel Onfray : Nulle part, et j'y tiens. Je ne relève d'aucune tribu, je suis insaisissable . parce que je suis un homme libre et que la liberté aujourd'hui est la chose la moins partagée. Une chasse à l'homme a été ouverte contre moi et, quoi que je dise, chacune de mes virgules est examinée à la loupe. On cherche à me faire tomber. Des gens ont constitué de vrais dossiers de police sur moi.

LNO : Pour avoir plus de poids, un philosophe ne doit-il pas se montrer parcimonieux dans ses prises de position ? Aller à la télé, chez Laurent Ruquier, est-ce bien nécessaire ?

M.O. : Je ne pense pas en termes de tactique, je songe juste à sauver ma peau lorsque l'on me fait dire des choses que je n'ai pas dites. J'ai longtemps refusé d'aller chez Ruquier, mais lorsqu'à la sortie du livre sur Freud il y a eu toutes ces insultes contre moi - on m'a traité de nazi, de fasciste, de pédophile sans que je puisse me défendre -, il m'a invité et donné la parole durant quarante minutes. Il est le seul à l'avoir fait. Plus tard, il m'a même proposé de remplacer Eric Naulleau et Eric Zemmour ! À côté de cela, je fais plein de choses discrètement. J'ai renoncé à un salaire pour créer l'Université populaire, mais de cela personne n'a parlé. Je reçois une centaine de mails par jour venant du monde entier, et mon assistante aussi. Je réponds à chacun, je refuse beaucoup, et lorsque ça me semble important, j'accepte.

LNO : La télévision, avec sa voracité, était un problème pour Bourdieu. Et pour vous ?

M.O. : Il faut une diététique des médias, et Bourdieu reste un modèle pour moi. Mais je n'oublie pas qu'il est allé à « La Marche du siècle » avec l'abbé Pierre, qu'on a vu Jacques Derrida

chez Franz-Olivier Giesbert ou qu'Alain Badiou est sur tous les plateaux. Je suis un militant : quand je pense qu'on peut y faire avancer des idées, j'y vais. La télévision est l'agora, d'aujourd'hui et sur une agora, il y a des prostitués, des vendeurs de poisson, d'autres qui prennent le soleil et des philosophes qui défendent leurs idées ! J'ajoute que j'ai écrit plus de soixante livres. Si j'en faisais un tous les quatre ans, on me verrait moins...

LNO : Justement, n'écrivez-vous pas trop ?

M.O. : J'écris, je travaille, je pense tout le temps. Je suis toujours dans une logique de redresseur de torts, je n'y peux rien. Mon origine sociale fait que j'ai pris au sérieux les livres, les professeurs, l'université, les diplômés. Peu à peu, j'ai mesuré que c'était une vaste supercherie. Alors, écrire moins, ça voudrait dire penser moins, travailler moins, vivre moins. Je lis tout, je suis un ogre, j'ai un rapport à la vie qui est un rapport d'ogre.

LNO : Politiquement, vous avez soutenu Besancenot, Bové, Mélenchon et, chaque fois, vous avez été déçu...

M.O. : Ils ont en commun d'avoir tenu un discours antilibéral avant d'y renoncer en devenant candidats à l'élection présidentielle. Il faut replacer mes prises de position dans leur contexte. J'ai soutenu Besancenot quand il avait convié les libertaires à un grand front antilibéral ; plus tard, en coulisses, j'ai vu qu'il faisait semblant de vouloir l'unité mais la refusait dans les faits. Même chose pour José Bové, qui prétendait jouer la carte de la société civile et qui, lorsqu'il a eu ses 500 signatures, a fait savoir qu'il roulait pour lui. Quant à Mélenchon, j'avais dit chez Ruquier que je me sentais proche de ses idées. Puis apprenant son soutien à Cuba et à Chavez - dont le copain Ahmadinejad veut rayer Israël de la carte -, j'ai décidé de ne plus voter pour lui. Et comme on continuait de me présenter en soutien officiel, j'ai accepté une proposition de L'Obs et j'ai donc écrit un article pour condamner sa complaisance envers les dictatures.

LNO : En août 2011, Arnaud Montebourg, alors candidat aux primaires, vous a rendu visite à Argentan. Que s'est-il passé ?

M.O. : Je ne suis pas socialiste, mais par rapport à l'aile droite du PS représentée par Manuel Valls, il me semblait, intéressant. Je lui ai fait rencontrer des victimes de l'amiante et des médecins étrangers. Je nous ai dit : « Moi, quand je vais quelque part, je fais un compte rendu, j'envoie une lettre. » Il n'y a jamais eu de lettre. Je lui ai fait savoir qu'il se comportait mal et lorsqu'il m'a inclus dans son comité de soutien, je lui ai laissé un message pour démentir. Nos contacts en sont restés là.

LNO : Partagez-vous l'espoir d'une révolution avec l'éditeur Eric Hazan, qui vient de publier un essai sur la Révolution ?

M.O. : C'est un livre robespierriste, digne de la grande période prosoviétique. Moi, dans la Révolution française, je choisis ceux qui ne défendaient pas la guillotine: Condorcet ou encore Varlet et Jacques Roux, chefs de file des Enragés. L'historiographie robespierriste suppose que les

Girondins soient des gens de droite. Ils estimaient surtout que la vérité politique ne passe pas forcément par Paris et, avec d'autres, comme Varlet, pensaient que la révolution ne se fait pas dans le sang, mais avec de l'éducation et des discours. Si la Révolution française fascine Hazan, Badiou ou Zizek, c'est parce qu'elle est pleine d'intellectuels qui confisquent la parole au détriment du peuple. Je préfère la Commune, qui a brûlé la guillotine et où on ne trouve pas d'intellectuels célèbres, mais des gens qui ont fait la révolution pour eux-mêmes, en se posant des questions concrètes : gérer la pauvreté; le logement, l'éducation, les pensions pour les veuves...

LNO : Reprenez-vous à votre compte l'idée de l'historien Jean Soler selon laquelle les monothéismes, et en particulier le judaïsme, ont inventé les massacres de masse ?

M.O. : Non, je ne suis pas d'accord avec lui lorsqu'il oppose le polythéisme vertueux au monothéisme systématiquement mauvais. La guerre n'a pas eu besoin du monothéisme pour exister. Staline et Hitler étaient des athées. Je n'ai jamais pensé que tout irait bien si l'athéisme était au pouvoir. Mais je note que lorsque saint Paul arrive à Athènes, il trouve l'« autel au dieu inconnu », ce qui est tout de même pas mal...

LNO : À propos d'un autre monothéisme : comment critiquer l'islam sans justifier l'islamophobie ?

M.O. : C'est vrai, il y a des islamophobes auxquels on n'a pas envie de se retrouver mêlé. Mais, aujourd'hui, on est sommé de dire que l'islam est une religion de paix, de tolérance et d'amour. Même Sarkozy l'a dit. Or j'ai lu le Coran, les hadiths du prophète, et j'estime que, non, l'islam n'est pas une religion de paix, de tolérance et d'amour. Je précise que je ne fais pas cette critique-là au nom de l'athéisme et que je mets en cause tout autant le christianisme ou le judaïsme. Vous savez, on m'a accusé d'être islamophobe, mais aussi antisémite, et les chrétiens ont violemment attaqué mon « Traité d'athéologie »...

LNO : La gauche se soucie-t-elle trop des immigrés ?

M.O. : La gauche libérale pense que le marché fait la loi et qu'on a besoin d'une main-d'œuvre pas chère. Les sans-papiers sont une bénédiction pour le capitalisme. C'est cela, le problème de l'immigration: on tolère une caste d'esclaves et, comme Badiou, on fait de l'immigré l'avenir de l'humanité !

LNO : Alain Badiou n'est pas franchement un libéral.

M.O. : Non, mais il existe une alliance objective entre la gauche extrême et le patronat pour dire qu'il faudrait abolir les frontières. Un axe Badiou-Parisot, si l'on veut [*sourire*].

LNO : Les religions se nourrissent de la pulsion de mort, dites-vous. Quelles sont les recettes de l'hédonisme pour vivre avec cette face sombre de l'humain ?

M.O. : La pulsion de mort existera toujours. Grand lecteur de Darwin, je pense qu'elle a à voir avec le marquage du territoire, la domination, la menace. Face à cela, il faut rappeler que

nous sommes des êtres de langage et d'éducation et arrêter d'élever les enfants en tablant sur leur pulsion de mort, en les exposant à la violence : celle de la télévision et des jeux vidéo, mais aussi la violence sociale ; comme le spectacle d'un père qu'on licencie, la violence dans les couples, dans les conversations. Depuis Kojève, la philosophie accepte trop facilement l'idée que l'intersubjectivité accouche forcément d'un rapport de dominant-dominé. On doit pouvoir faire autre chose. La meilleure façon de faire avec la pulsion de mort, c'est de ne pas la nourrir.

LNO : Aujourd'hui que vous êtes reconnu, avez-vous atteint cette vie philosophique que vous vantez dans vos livres ?

M.O. : Je ne suis pas dupe de la comédie que les gens jouent avec moi. On me demande si le succès m'a changé. Non, mais il a changé ceux qui étaient près de moi. Arrive le moment où on se dit ; ça y est, je suis seul. Les relations sont systématiquement faussées, on ne sait jamais qui est là par sincérité ou par intérêt. Je n'ai pas voulu ça, mais je ne vais pas me plaindre. À Paris, les gens m'arrêtent dans la rue et me disent des choses sympathiques. Tout cela crée des devoirs. On m'a demandé en 2007 de me présenter à la présidentielle et c'est vrai que je suis désormais un peu plus que moi. Je dois, être à la hauteur.

LNO : Et si l'on venait vous proposer de l'être en 2017 ?

M.O. : Il faut des talents et des vices que je n'ai pas.